

fres, voix sans fièvre, valeurs solides, pour et contre, tuèrent toute hésitation.

Presque au même moment, de lointains coups de feu crépitaient sur la Place Rouge. Ce que nous décidions ici en levant le bras, nos camarades le décidaient par des balles et par le don de leur vie.

C'est ainsi que commença cette grande bataille de Moscou qui dura sept jours et assura la victoire complète des ouvriers et des paysans insurgés.

En ces jours-là, les soldats furent guidés moins par nos ordres que par la sagesse instinctive de la masse.

— Où allez-vous? — demandais-je à un soldat dont le détachement se formait en rangs sur la place Skobélev.

— Ah! bien, voilà, dans la ruelle Brussovsky, les nôtres ne sont pas bien à leur aise... alors, on va leur donner un coup de main.

— Qui vous l'a commandé?

— Je ne sais pas.

Et, en effet, personne parmi eux ne savait qui pouvait avoir donné l'ordre de marcher: ils marchaient d'eux-mêmes.

Je ne puis maintenant me rappeler exactement ce qui se passa dans la première, la deuxième et la troisième journée. Les événements de cette semaine de lutte, les visages mêmes, se sont presque complètement effacés de ma mémoire, par suite du surmenage et des efforts surhumains que nous nous imposâmes, par suite aussi du manque absolu de sommeil. Cependant, je ne puis oublier le camarade Réoutov qui tomba au carrefour Nikitsky, le camarade Pavlov qui fut blessé par un tireur embusqué sous une porte cochère et se suicida ensuite, le socialiste-révolutionnaire de gauche Sabline qui, avec vingt-cinq soldats, réussit à reconquérir la maison du préfet de police et fit prisonniers environ trois cents gardes-blancs.

Ce fut moi que l'on chargea de procéder à l'interrogatoire des prisonniers, dans le but de séparer les véritables réactionnaires de ceux que le hasard avait entraînés dans la bataille. On m'amena un junker de l'École Alexandre, un tout jeune homme, grand et maigre.

Ce garçon ne m'adressa point de supplications, il ne tremblait pas d'une crainte stupide, animale, comme ses compagnons. Il déposa en termes précis, d'une voix ferme. Je terminai l'interrogatoire.

— Dites-moi, s'il vous plaît, — fit alors le jeune homme, — vous avez là sur le mur une liste des membres de votre état-major. J'y vois le nom de Perline. N'est-ce pas un junker de l'École Alexandre?

— Si. Vous le connaissez?

— Je... le... con...nais..., — s'écria le grand gailard, saisi d'une brusque émotion. Et, ne dominant plus ses nerfs, il se mit à sangloter.

— Parce que... moi..., — reprit le jeune homme, cherchant de ses mains tremblantes dans les poches de sa capote son mouchoir, — c'est que... moi... à vrai dire... je suis membre du groupe des junkers-bolchéviques auquel appartient le camarade Perline. Seulement, il a eu le temps de se sauver de l'École pour vous rejoindre, et moi — non. Camarade, vous ne pouvez vous figurer les tourments que j'ai endurés quand on m'a forcé, contre ma conscience, contre mes convictions, de marcher avec les autres pour tuer des ouvriers. Comprenez donc un peu: je suis... bolchévik!

Je fis appeler le camarade Perline: la joie des deux compagnons fut indescriptible. Dès ce moment, notre jeune prisonnier resta parmi nous et travailla avec nous.

Ecrasé de fatigue, toute sensibilité s'étant éteinte dans les deux ou trois derniers jours, je sentis tout à coup que l'issue de notre lutte me devenait parfaitement indifférente: les junkers nous battraient ou bien seraient battus par nous, et voilà tout. Et ce sentiment me vint au moment précis de la crise, au moment où, enfermés dans le Soviet, investis et serrés par les junkers, nous sentions le sol trembler sous nos pieds, nous sentions nos mains faiblir, nous nous sentions, pour ainsi dire, glisser avec tous les détachements de nos camarades soldats sur le bord d'un précipice, sur un étroit et terrible passage situé entre la victoire et la mort.

Beaucoup d'autres qui, à ce moment-là, étaient moins fatigués, n'éprouvèrent simplement que de la peur et leur cœur se serra; mais ceux qui, comme moi, étaient épuisés, envisagèrent les choses avec une étonnante impassibilité.

Avec un flegme absolu, le camarade Ianouchevsky et moi, nous allâmes examiner la cour pour voir s'il ne serait pas possible de pratiquer quelque part un passage souterrain qui permettrait au moins aux femmes de sortir et d'emporter les documents.

Nous explorâmes les murs et, sans un mot, nous nous contentâmes de cracher sur la place, abandonnant cette folle idée. En cette torpeur physique et morale, nous n'éprouvions plus la moindre inquiétude, plus de crainte; il n'y avait plus rien, pour nous, qui valût la peine d'être sauvé.

Il arriva qu'en plein jour une automobile blindée des junkers sortit brusquement de la ruelle Stolechnikov, s'approcha du Soviet et envoya un projectile au coin du bâtiment. Dans une de nos chambres, un soldat, juste en ce moment, examinait une bombe, par curiosité. L'explosion tonitruante le surprit, ses mains tremblèrent, il laissa tomber la bombe qui éclata, le blessa légèrement et fit sauter toutes les vitres de la salle du Soviet. Tout le monde accourut de ce côté. Confusion, tohu-bohu.

— Comment une machine blindée a-t-elle pu approcher du Soviet? — criaient des voix.

Je rejoignis dans la rue nos camarades artilleurs et j'appris que l'incident s'expliquait fort simplement. Nos artilleurs, exténués et, comme nous, devenus apathiques, s'étaient assoupis sur leurs canons; l'automobile avait profité de cet instant pour effectuer une incursion. Bien entendu, notre artillerie avait immédiatement ouvert le feu et la machine blindée avait disparu.

L'énergie de nos combattants fut en partie entamée par la malheureuse trêve que nous conclûmes avec Riabtsev. Cet armistice prolongea l'effusion de sang car, des deux côtés, il apparut comme un signe de faiblesse.

Dans le camp des junkers, l'irritation causée par la trêve de Riabtsev arriva à tel point que, devant la Douma, un officier se brûla la cervelle. De toutes leurs positions, les junkers ne cessèrent de tirer sur les nôtres, qui ripostaient, bien entendu. Notre état-major ne réussit à arrêter le feu des canons que pour peu de temps. Pour bien peu de temps car, vers trois heures, des pièces d'artillerie grondèrent près de l'École Alexéiev; cette canonnade était dirigée par l'intraitable et indomptable camarade Démidov.

Je me rappelle que la camarade Iakovleva, Varvara Nikolaïevna s'approcha de moi et, levant les bras, les yeux étincelants de colère, me cria:

— Que faites-vous? Vos canons continuent à démolir Moscou.

— Impossible de retenir nos soldats, — lui répondis-je; — essayez donc de vous entendre avec eux.